

Les  
PETITES  
FUGUES



Agence Livre  
& Lecture  
Bourgogne-  
Franche-Comté

---

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant  
du 15 au 27 novembre 2021

Joy Sorman



© Pascal Ito

## Biographie

Joy Sorman est née en 1973. Elle se consacre d'abord à l'enseignement de la philosophie avant de se diriger vers l'écriture. En 2005 paraît son premier roman, *Boys, boys, boys*, lauréat du prix de Flore. En 2013, elle reçoit le prix François-Mauriac de l'Académie française pour *Comme une bête*. En 2014, *La Peau de l'ours* est sélectionné dans la liste du prix Goncourt.

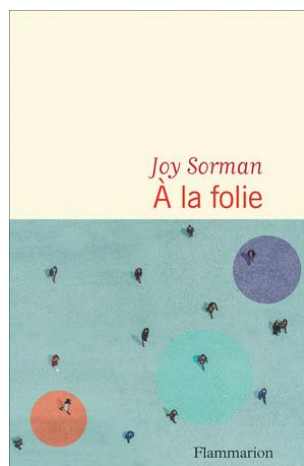
*À la folie* (Flammarion 2021) est son quatorzième livre. Joy Sorman reçoit en juin 2021 le prix du Livre du Réel pour sa cinquième édition, dans la catégorie littérature française.

## Bibliographie sélective

- *À la folie*, Flammarion, 2021
- *Sciences de la vie*, Seuil, 2017 (Points, 2018)
- *L'inhabitable*, L'arbalète / Gallimard, 2016
- *La Peau de l'ours*, Gallimard, 2014 (Folio, 2016)
- *Comme une bête*, Gallimard, 2012 (Folio, 2014)

# Présentation des ouvrages

## À la folie, Flammarion, 2021



« Ce jour-là j'ai compris ce qui me troublait. Peut-être moins le spectacle de la douleur, de la déraison, du dénuement, que cette lutte qui ne s'éteint jamais, au bout d'un an comme de vingt, en dépit des traitements qui érodent la volonté et du sens de la défaite, ça ne meurt jamais, c'est la vie qui insiste, dont on ne vient jamais à bout malgré la chambre d'isolement et les injections à haute dose. Tous refusent, contestent, récusent, aucune folie ne les éloigne définitivement de cet élan-là. »

Durant toute une année, Joy Sorman s'est rendue au pavillon 4B d'un hôpital psychiatrique et y a recueilli les paroles de ceux que l'on dit fous et de leurs soignants. De ces hommes et de ces femmes aux existences abîmées, l'auteure a fait un livre dont Franck, Maria, Catherine, Youcef, Barnabé et Robert sont les inoubliables personnages. *À la folie* est le roman de leur vie enfermée.

### Extraits de presse

#### Article publié sur le site *France Info*, mars 2021, par Laurence Houot

Joy Sorman aime s'immerger dans les mondes avant de prendre la plume. Elle avait plongé dans celui de la viande, des bouchers, des abattoirs pour *Comme une bête* (Gallimard, 2012). En 2014, elle s'était glissée dans *La peau de l'ours* (Gallimard, 2014). Son dernier livre, *À la folie*, publié le 3 février aux éditions Flammarion, est la restitution dans une forme littéraire de son immersion dans deux unités psychiatriques « *quelque part en France* ».

#### « Pendant un an, tous les mercredis »

« *Pendant un an, tous les mercredis, l'autorisation m'a été accordée de circuler librement dans le pavillon 4B qui comprend douze lits et une chambre d'isolement* », commence la romancière, qui s'est invitée dans le quotidien des patients et des soignants. Ceux qui ne font que passer, ceux qui ont pris racine. Elle y croise (tous les noms ont été modifiés) Franck, 40 ans, « *bien connu au pavillon 4B, il y fait des séjours réguliers depuis plus de vingt ans* », Maria, « *la sorcière aux pieds nus* », le « *splendide Youcef* », mais aussi Robert, le doyen, Julia, Jules, Esther ou encore les infirmiers, Barnabé et Catherine, Adrienne, l'agent de service hospitalier (ASH), « *trente-cinq ans de métier* » et son incommensurable patience, et Sarah et Eva, médecins psychiatres.

Joy Sorman observe, recueille, décrit : un décor, « *propre* », « *clair* », « *moderne et sans vie, un aménagement fonctionnel, économique, aux normes de l'esthétique administrative* », des sons, « *un bruit incessant de clé dans la serrure donne le rythme* », celui des repas, celui de la distribution des traitements ou des pauses cigarettes à horaires fixes.

De son poste d'observation, la romancière scrute les ambiances, les atmosphères, les couleurs, les odeurs, les matières, les postures, scanne les motifs composant cet univers clos, de la chambre d'isolement au pyjama obligatoire, en passant par l'unique poste de téléphone planté au milieu du chemin, les traitements chimiques, le processus d'hospitalisation sans consentement, ou encore l'élaboration d'un « diagnostic ».

La romancière, en visiteuse discrète, s'attarde avec l'un, discute avec l'autre, questionne, écoute, commet à l'occasion des maladresses, cherche à comprendre. Qu'est-ce que la folie ? Comment les patients sont-ils arrivés là ? De quoi souffrent-ils ? Comment sont-ils pris en charge ? Toutes ces questions traversent le livre. Certaines trouvent des réponses, d'autres pas. Ici, apprendra-t-elle, « *le seul principe qui vaille est d'incertitude* ».

## **Symptômes**

À travers un récit factuel, nourri des paroles des uns et des autres restituées dans un « je » partagé et sans guillemets, Joy Sorman dresse un tableau radical de la psychiatrie d'aujourd'hui. En revenant sur son histoire, des asiles à la psychiatrie ouverte, en passant par l'apparition des neuroleptiques, elle interroge la nature même de la folie, et son rapport avec le monde « normal ». La gestion également que ce monde fait de ceux qui en sont exclus, plus parce qu'ils dérangent que pour soulager leur souffrance.

L'unité psychiatrique récupère tous ceux pour qui il n'y pas de place ailleurs dans la société, et fait souvent figure de symptôme des dysfonctionnements et manquements du monde extérieur « normal », économique, politique ou professionnel.

## **Peinture impressionniste**

Le dernier livre de Joy Sorman interroge le fonctionnement d'une institution victime comme l'ensemble du système hospitalier de restrictions budgétaires, d'injonctions administratives et économiques, qui chassent peu à peu l'humain au profit du résultat. Une institution qui privilégie l'application stricte des protocoles plutôt que l'écoute et l'attention.

Avec ce très beau livre en forme hybride, construit en chapitres courts et déployé d'une écriture précise et immersive, Joy Sorman, « *visiteuse furtive* » esquisse une peinture impressionniste de la folie et de ceux qui en sont pris. Clinique dans le champ lexical médical, la « folie » prend sous sa plume la forme d'un poème en prose, d'une épopée ou d'un chant mélancolique. Car ceux que l'on ne veut plus aujourd'hui appeler les « fous » n'ont guère que les mots et l'imaginaire pour faire rempart aux « démons » qui les assaillent. C'est pourquoi cette plongée dans la folie résonne comme une allégorie de la littérature, nécessité certes exacerbée chez les fous, mais vitale pour tous.

## Article publié dans le magazine *Livres Hebdo*, janvier 2021, par Véronique Rossignol

Pour convaincre le médecin chef de l'autoriser à passer, chaque semaine pendant un an, une journée entière au sein de son service psychiatrique, pour qu'il accepte de la laisser observer librement puis raconter, tout aussi librement, la vie des patients et des soignants, Joy Sorman lui a proposé de lire ses livres. La meilleure façon, s'est-elle dit, d'expliquer sa démarche. Ainsi les choses se sont-elles enfin débloquées, près d'un an après qu'un lecteur, psychiatre, rencontré en 2017 dans une médiathèque où elle présentait son roman *Sciences de la vie*, lui a proposé son aide pour pénétrer ce monde des fous. Et *À la folie*, son dixième livre, récit documentaire tiré de ces mercredis passés au pavillon 4B « *quelque part en France* », a pu voir le jour.

En quinze ans, depuis sa vigoureuse entrée en matière avec *Boys, Boys, Boys* – « *manifeste pour un féminisme viril* », l'avait présentée la critique –, l'éphémère prof de philo a glissé de l'écriture autofictionnelle à l'enquête littéraire hybridée de sciences humaines. À la fiction les pieds dans le réel. Si, lectrice de Foucault, Deleuze et Guattari pendant ses études, elle s'intéressait depuis longtemps à la psychiatrie, Joy Sorman n'a jamais eu de plan de vol. Elle aime les embardées. Chaque sujet de livre est jusqu'ici arrivé plus ou moins comme ça, hasard ou commande bienvenue. Cette écrivaine passée par la télé et la radio il y a quelques années, qui ne vit pas de ses livres, payant les factures grâce à un travail régulier de secrétaire de rédaction et qui aime performer des lectures de ses textes avec des musiciens, suit toutefois une pente naturelle qui la porte vers les marges, les parias, l'exploration du corps et de l'altérité. Avec le temps, le goût pour l'écriture en immersion, pour le *terrain* au sens des sociologues et des anthropologues, s'est affirmé chez celle qui ressent fortement « *l'appel du dehors* ». En 2011, elle avait notamment tiré d'une semaine d'observation *in situ* le récit *Paris Gare du Nord*. Dans l'expérience d'*À la folie*, la question de la durée était, insiste-t-elle, « *essentielle* » pour espérer comprendre la complexité du lieu et faire entendre le plus fidèlement possible « *la langue dérégulée des patients* ».

Récit ou roman, quelle que soit la forme, souvent mixte, Joy Sorman commence par accumuler pendant des mois notes et documentation. Pour *Comme une bête*, portrait d'un jeune apprenti boucher, elle s'est donc plongée dans l'univers de la viande et le rapport entre les hommes et les animaux. Son narrateur mi-homme mi-ours dans *La peau de l'ours* lui a donné l'occasion d'interroger des vétérinaires et de compiler les mythes. Pour *Sciences de la vie*, où son personnage d'adolescente est affecté d'une douloureuse maladie de peau, elle s'est renseignée entre autres sur les pathologies bizarres... Avec sa vision de l'intérieur, patiemment informée, ses portraits restitués à distance respectueuse, *À la folie* sort à point nommé pour nourrir le débat social et politique désormais central, crise oblige, sur la santé mentale. Il tombe bien, si l'on peut dire. Mais de la part de Joy Sorman, on ne peut y voir aucun opportunisme. Pas son genre.

## Extraits vidéo

**Interview de Joy Sorman à la Villa Gillet, février 2021, par Lucie Campos (directrice de la Villa Gillet)**



[Voir la vidéo](#) (durée : 19 min)

**Interview de Joy Sorman sur *France Culture* dans l'émission « La Grande table », mars 2021, par Olivia Gesbert**



[Voir la vidéo](#) (durée : 28 min)

## **Sciences de la vie, Seuil, 2017 (Points, 2018)**



Nombre de médecins qui se sont penchés sur les cas saugrenus de la famille de Ninon Moise ont échoué à les guérir, parfois même à simplement les nommer. Depuis le Moyen Âge, les filles aînées de chaque génération sont frappées, les catastrophes s'enchaînent. Ninon, dix-sept ans, dernière-née de cette lignée maudite, a droit à un beau diagnostic : allodynie tactile dynamique, trois mots brandis pour désigner ce mal mystérieux qui brûle la peau de ses bras sans laisser de traces, et sans explications. Mais Ninon, contrairement à ses aïeules, ne se contente pas d'une formule magique, veut être soignée par la science, et entend échapper au déterminisme génétique, aux récits de sorcières qui ont bercé son enfance, pour rejoindre le temps, adulte, des expériences raisonnées. C'est une décision, celle de contrarier sa propre histoire, de s'inventer une nouvelle identité, de remonter le courant de son intuition initiale, qui lui a fait dire un 19 janvier au réveil je suis maudite comme toutes les autres. Formidable odyssée de la peau, ce roman de Joy Sorman tend le fil suspendu du destin dans le labyrinthe des énigmes médicales, où l'emporte toujours « la vie, la vie, la vie décidément ».

### Extraits de presse

#### **Article publié dans le magazine *Diacritik*, septembre 2018, par Jacques Dubois**

La jeune Ninon Moise, raconte Joy Sorman, est aujourd'hui la descendante d'une longue succession, celle des aînées d'une famille remontant au XVI<sup>e</sup> siècle et qui toutes ont été frappées d'un mal étrange et cruel, à chaque fois différent. Enfant unique, donc aînée à sa façon, et alors qu'elle prépare le bac, Ninon est atteinte du mal à son tour, sous les espèces d'une maladie de la peau que les médecins ont peine à identifier : la peau lui brûle atrocement et en particulier celle des bras. Or, aucun stimulus n'est la cause apparente de cette douleur.

De chapitre en chapitre, Joy Sorman nous évoque donc ce qu'éprouve la jeune femme et ce à quoi son mal la contraint. Elle en est à ne pouvoir rien toucher, rien porter, rien supporter. Elle en vient même à quitter l'école et à vivre dans l'isolement de sa chambre. Elle en vient surtout à consulter d'innombrables médecins, qui ne repèrent aucune maladie dermatologique connue et en trouvent encore moins le remède. On parlera néanmoins d'allodynie cutanée, mal secret qui est comme un enfer en ce qu'il ne laisse rien paraître alors que la douleur est permanente et atroce.

Mais, redisons-le, ce cas singulier soumis à l'expertise de la médecine contemporaine s'inscrit sur la ligne séculaire d'une filiation généalogique. Et, pour Ninon qui a entendu parler par sa mère des aînées qui l'ont précédée dans ce genre de tourment, c'est comme une succession de contes diaboliques élevée à hauteur de légende ou de mythe. Et c'est, au long du roman, le rappel en forme d'interludes de quelques-uns des maux qui ont frappé les aïeules de Ninon, que sa mère lui a racontés lorsqu'elle était gamine et qui nous sont rapportés en

petits récits intermittents. Il s'est agi par moments de véritables sabbats de sorcières dont la mémoire terrible s'est conservée sans que l'on sache trop comment.

Hors sa dimension séculaire, hors l'idée que le mal récurrent n'atteint que des femmes et des aînées, Sorman donne avec *Sciences de la vie* une narration comparative sur les pratiques médicales d'aujourd'hui. Car il n'est guère de spécialistes que Ninon ne consulte. Elle est attentive à chaque démarche ou expertise tout en sachant que l'espoir de guérison à chaque fois relancé est quasiment nul. Elle navigue ainsi d'une discipline à l'autre et finit même par se tourner vers les guérisseurs les plus exotiques. « *Au fil du temps, des consultations, note l'auteure, Ninon a développé un rapport instable et ambivalent aux médecins, balançant entre confiance aveugle et scepticisme, colère et vénération.* » Certes, de tentative en tentative, elle en est revenue. Et pourtant, plus loin, la narratrice accordera à son héroïne une confiance toujours renouvelée envers la science et son appareil. Ah ! les hommes de l'art ! « *C'est imparable, la simple vue d'une blouse blanche ou d'une table d'auscultation ravive l'espérance, une petite flammèche d'excitation au fond du cortex.* »

Un jour, Ninon va jusqu'à s'en remettre à une chamane qui l'emmène avec un groupe en forêt la nuit. Et ce sera pour elle l'expérience rare d'une activation du système intuitif qui lui rappelle sa grand-mère dont la malédiction était d'être sourde et aveugle, ce qui ne l'empêchait pas cependant de voir et d'entendre mais comme par en dessous, via de singuliers canaux. La chamane et la grand-mère : soit deux expériences qui sont comme des étapes vers la guérison. Paul Valéry aimait à dire que ce que l'homme avait de plus profond chez l'homme, c'était la peau. Sans que le mot du philosophe soit rappelé, Ninon Moïse fait par étape la découverte de cette profondeur dermique. Et l'on verra que, à force d'observation de soi et des autres, de conscience de sa propre identité, la jeune femme accédera à la maîtrise d'elle-même. Viendront alors la reprise des études, l'expérience fascinante du tatouage (les bras mis en noir), le début d'une relation amoureuse. « *La vie, la vie, la vie se dit Ninon* ».

Oui, contre toute attente, la vie gagne. C'est que l'héroïne s'est inscrite dans une lutte devenue passion au sens fort – passion et patience. On pourrait dire qu'elle a mis en échec la science en la prenant à revers. Ce fut sa façon d'incarner une féminité héroïque qui aboutit, dans le courage des douleurs subies, à se doter d'un nouvel être à soi, à rejoindre le vivant avec un acharnement rare qui est aussi enquête menée sur l'institution la plus consacrée, la médecine.

Dans un récit qui, dans ses premiers moments, peut sembler lui-même souffrir de sa récurrence (on pense à un mal de dent qui jamais ne vous quitte), la conjugaison d'une prose à la fois forte et tendre avec l'entêtement d'une adolescente à combattre un mauvais sort tout féminin font du roman de Joy Sorman une superbe et courageuse saga de la douleur où le mal se retourne en bien, en vie.



## **Interview de Joy Sorman sur le site *France Info*, août 2017, par Laurence Houot**

Joy Sorman publie *Sciences de la vie* (Seuil), l'histoire de Ninon, une adolescente frappée par une maladie étrange qui provoque une hypersensibilité de ses bras, douloureux au moindre contact. L'auteure de *La peau de l'ours* et de *Comme une bête* (Gallimard) explore à nouveau le corps, son sujet de prédilection. Elle nous livre les secrets de fabrication de *Sciences de la vie*.

Paris, début d'après-midi de juillet dans un café du 11<sup>e</sup> arrondissement, Joy Sorman arrive, son casque sous le bras. Cheveux coupés courts, mèche franche, comme son regard. La romancière s'assied. « C'est la première fois que je parle du livre », commence-t-elle. On ne s'en plaindra pas.

### **Quel est le sujet de votre roman ?**

Joy Sorman : Au terme de « sujet » ou de « thème » je crois que je préfère celui de « motif », qui invite davantage à la rêverie, aux digressions, aux promenades, à un certain flottement. Le thème est comme une ligne, plus fixe, moins souple. Je dirais alors qu'il y a un motif de départ, la peau, mais plusieurs sujets qui se sont déployés au fil de l'écriture, comme une multitude de couches sédimentées. Le livre parle de la douleur, de la médecine, de l'hérédité, de la solitude, de l'identité comme invention de soi, et finalement, en dernière instance, du corps. Comme tous mes livres en réalité. C'est un thème qui m'obsède, que je décline dans chacun de mes romans.

Ce qui m'intéresse d'abord dans le corps c'est cette tension entre le familier, le proche, l'intime, et le mystérieux, le radical, l'étrangeté.

Le corps est cette maison que j'habite, mon lieu, mon identité – je fais corps avec lui, on ne peut pas être plus proches ! –, et dans le même temps il est cette masse noire, opaque, qui m'échappe sans cesse, qui se dérobe, qui fait sa vie. C'est cela la douleur, la maladie, une altérité qui se manifeste, qui jaillit, que je ne comprends plus, que je ne maîtrise plus, et qui me sidère. Le corps est à la fois l'ami et le traître. Face à la douleur physique, on voudrait pouvoir laisser son corps derrière soi comme une vieille fripe, littéralement s'en débarrasser, se désolidariser.

Écrire sur le corps, sur la douleur, me semble très difficile, et toujours plus ou moins voué à l'échec. Comment trouver les mots justes pour évoquer ce qui nous échappe, ce qui nous dépasse, ce qui déborde, et qui est énorme ? Comment décrire la douleur, ce que cela fait exactement au corps et à la conscience ? Les mots manquent toujours dans ces cas-là, les phrases résistent. On essaye quand même de s'en approcher le plus près possible, la littérature peut servir à ça, inventer une langue pour dire les choses impossibles, innommables, même si on rate fatalement sa cible. Dans le même temps, quoi de plus commun, de plus universel que l'expérience de la douleur ? La douleur c'est ce que nous avons en commun, le lot de l'humanité, mais qu'il est si difficile de partager, de communiquer. Voilà un défi pour un écrivain !

## **Comment est né le livre ?**

C'est toujours compliqué de répondre à cette question, d'isoler un temps qui serait celui de la naissance du roman. Voilà, ça commence ici, à ce moment-là, avec cet événement, cette idée lumineuse. En réalité, il y a une multitude d'affluents qui à un moment donné convergent, plein de petites sources qui finissent par devenir un fleuve, d'images, de sensations, d'amorces d'idées qui lentement font monter une pâte.

Tentons d'en isoler certains ferments : il y aurait mon livre précédent, *La Peau de l'ours*, récit d'un être mi-homme mi-bête, conscience humaine enfermée dans une peau de bête. Il y avait déjà là ce motif de la peau, de l'enveloppe, cette interrogation sur la manière dont un individu entre en contact avec l'extérieur, l'altérité.

Il y aurait aussi ma lecture, il y a quelques années déjà, d'une série d'été du journal *Le Monde* consacrée aux « étranges épidémies ». C'est dans cette série que j'ai découvert par exemple l'épidémie de « manie dansante » qui a touché Strasbourg en 1518, et que je reprends en ouverture de mon livre. À l'époque j'avais pris des notes sur ces cas extraordinaires et je m'étais promis de les réutiliser un jour dans un roman, ces histoires étaient trop merveilleuses pour ne pas en faire de la chair à roman !

Voilà, au départ il y avait la peau, les épidémies mystérieuses, puis le désir d'écrire sur la douleur, les médecins, mais le personnage principal de Ninon est venu tard, je n'avais pas prévu d'écrire sur une adolescente, elle est arrivée après, pour unifier et incarner une multitude d'envies et de pistes d'écriture.

## **Comment avez-vous travaillé sur *Sciences de la vie* ?**

Comme à chaque fois, en me documentant beaucoup ; j'ai besoin d'une longue phase de recherches, de prises de notes, de lectures, parfois même d'entretiens pour mettre en branle mon imagination. J'ai suivi des études de philosophie et – on ne se refait pas ! –, à chaque fois que je commence un nouveau livre j'ai besoin de repasser par la lecture de philosophes, c'est pour moi un bon carburant de départ, cela me remet en jambes. Pour *Sciences de la vie*, ce fut Foucault, et François Dagognet et Georges Canguilhem, tous les deux à la fois philosophes et médecins. Canguilhem notamment sur la question du normal et du pathologique, de la frontière poreuse et incertaine entre ces deux états.

Il y a eu aussi la lecture du *Moi peau* du psychanalyste Didier Anzieu sur la construction de l'identité à partir de la peau, de l'enveloppe corporelle de l'individu. Et j'ai lu des manuels de dermatologie bien sûr. Mais il y a tant d'autres sources d'inspiration, la relecture de *La Métamorphose* de Kafka, qui fait trace dans mon roman, et les expositions du musée du quai Branly à Paris, en particulier celles consacrées au chamanisme, ou celle sur l'histoire du tatouage. Ce musée est pour moi une grande source d'inspiration. Et puis il y a les films de Werner Herzog, qui lui aussi apparaît dans mon roman. Et j'en oublie !

Toute cette matière accumulée pendant des mois constitue un moment privilégié du travail que j'aime beaucoup, et que j'ai du mal à quitter.

Le moment de la découverte, du tâtonnement, de la collecte, pendant lequel le roman n'est qu'un horizon, une perspective, une rêverie. Un moment pendant lequel j'apprends beaucoup, et qui me permet aussi de reculer le moment fatidique de l'écriture à proprement parler, le moment de se jeter à l'eau, de se retrousser les manches et d'attraper sa pioche ! Là, il faut reprendre ses notes et tirer des fils narratifs, nourrir la bête romanesque de toutes ces informations accumulées, enrouler la science dans la fiction, métaboliser les informations, c'est là toute la difficulté. Et les différentes parties du livre se dessinent petit à petit à partir de la documentation. Il faut en sacrifier une partie, souvent la moitié, c'est frustrant mais il faut penser au lecteur, ne pas lui proposer un livre indigeste et prétentieux. C'est pourquoi, entre la première et la dernière version du roman, il y a un bon tiers de texte qui disparaît, il faut apprendre à trancher dans le lard.

### ***Sciences de la vie*, pourquoi ce titre, comment l'avez-vous choisi ?**

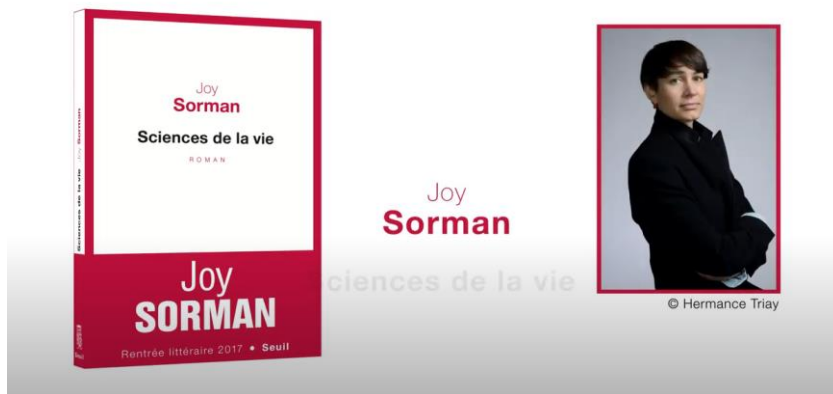
Le titre est venu tard, vraiment à la fin. Je peine souvent à trouver un titre qui me plaise, ça tourne longtemps dans ma tête. Pour ce roman-là, je voulais quelque chose d'assez sec, sobre, qui ait à voir avec l'exploration du mystère de la vie. Et j'ai trouvé *Sciences de la vie*. Je l'ai soumis à une ou deux personnes de mon entourage qui ne l'ont pas trouvé terrible, plutôt austère, genre manuel scolaire, et moi-même je n'étais pas tout à fait convaincue, mais mon éditeur l'a aimé tout de suite alors je l'ai gardé, je lui ai fait confiance. Et maintenant je l'aime bien mon titre, je m'y suis habituée, il dit exactement ce qu'il y a dans ce livre. Cela m'importait que « sciences » soit au pluriel, pour signifier qu'il n'y a pas une seule voie d'accès à la connaissance de la vie. Et ce mot de « vie » me plaît bien sûr, la pensée vitaliste me guide.

### **Votre pitch pour donner envie de lire *Sciences de la vie* ?**

Quelle horreur ! Quand je l'écrivais, je bégayais déjà quand on me demandait : de quoi ça parle ? Si vraiment on me forçait je crois que je « pitcherais » différemment en fonction de mon interlocuteur, de ce qui pourrait l'intéresser. À l'un, je pourrais dire : c'est un roman sur la manière dont on s'affranchit de l'hérédité pour s'inventer une identité. À l'autre, je dirais : c'est un roman médical, ou un livre sur la peau, ce point de contact entre l'individu et le monde extérieur, ou encore une exploration de la douleur physique, ou même un roman sur la famille comme malédiction. Un autre jour je répondrais : c'est un livre sur tout ce qui nous peuple et nous contamine. Il y a certainement plusieurs façons d'entrer dans le roman. On ne dit jamais la même chose en fonction des circonstances, du moment, du lieu, de l'interlocuteur, et du journaliste !

## Extraits vidéo

### Présentation du roman *Sciences de la vie* par Joy Sorman, juin 2017



[Voir la vidéo](#) (durée : 3 min)

### Interview de Joy Sorman sur *France Inter* dans l'émission « La Librairie francophone », septembre 2017, par Emmanuel Khérad

LA LIBRAIRIE FRANCOPHONE

Samedi 9 septembre 2017

**Joy Sorman, James Noël et Jean-Baptiste Del Amo**

55 minutes

ÉCOUTER S'ABONNER RÉAGIR

[Écouter le podcast](#) (durée : de la 45<sup>e</sup> à la 52<sup>e</sup> minute)

## ***L'inhabitable*, L'arbalète/Gallimard, 2016**



En 2010, Joy Sorman menait une enquête de terrain sur les immeubles insalubres à Paris, en cours de réhabilitation. Elle visitait les bâtiments, interviewait les habitants, cherchait le moyen de dire ces lieux qui échappent au regard. Cinq ans après, elle y est revenue, pour savoir si l'habitable s'est substitué à l'inhabitable. Après *Paris Gare du Nord*, immersion d'une semaine dans la plus grande gare d'Europe, Joy Sorman observe ici six adresses parisiennes, comme un « biotope de béton, de pierre de taille et de zinc » au bord de l'effondrement, où tout bouge mais tient par miracle. Une expérience aux frontières du reportage et du récit, de l'enquête et de la dérive urbaine.

### Extraits de presse

#### **Article publié dans le journal *Le Monde*, février 2016, par Jean Birnbaum**

Enquêtant à Paris sur les logements insalubres, Joy Sorman fait ce constat : les personnes qui y vivent ne veulent pas quitter ces lieux de détresse ; souvent, même, elles veulent y retourner. C'est l'une des choses qui apparaissent à la lecture de *L'inhabitable*, le nouveau livre de cette talentueuse auteure.

Joy Sorman a observé les plafonds lépreux, les prises arrachées des plinthes, l'humidité envahissante, les cafards qui défilent sur les tuyaux, les rats partout chez eux et, au milieu, les enfants qui « mangent les murs », donc exposés au saturnisme... Revenant aux mêmes adresses à plusieurs années de distance, elle observe que, globalement, les promesses de la mairie ont été tenues. Mais, pour tous ceux qui occupent ces espaces en ruine, la perspective du relogement suscite l'angoisse. Car, comme le dit le vieux Ziane, qui vit depuis trente ans dans une piaule pourrie avec Amine, son compagnon de misère, « *ici on est bien et malheureux* ».

Vivre dans l'insalubrité, c'est vivre quand même, vivre dans et par la solidarité. Être relogé, c'est risquer la dispersion, perdre ses repères, ses amis, ses soutiens, devoir affronter seul des échéances intenable, des exigences désormais irréalisables, face auxquelles on est désarmé. Voilà pourquoi, malgré l'insistance des services sociaux, « *Fatima ne veut rien entendre, crèvera là avec ses pigeons* »... Voilà pourquoi, surtout, les damnés du taudis réclament moins un droit au relogement qu'un « *droit au retour* », la possibilité de revenir chez eux, dans leur bouge enfin rénové.

Joy Sorman rend justice à ces souffrances, à ces résistances. Elle décrit la réalité, telle ou telle « *situation un peu compliquée* », avec tact et loyauté. Dans ce livre comme dans les précédents, elle campe aux marges de l'existence et de l'écriture. Mais, dans celui-ci plus que dans les autres, on la sent comme en transit, cherchant son propre « *droit au retour* », une autre manière de s'installer dans le texte, d'habiter la littérature, pour renouer avec quelque chose de soi.

**Article publié dans le magazine *L'Obs*, février 2016, par Jérôme Garcin**

La méthodique et opiniâtre Joy Sorman aurait pu intituler son livre « Tentative d'épuisement d'un Paris insalubre » ou « la Décrépidude mode d'emploi ». Avec une rigueur perécienne, elle revient en effet dans les immeubles de la capitale, situés dans les 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> arrondissements, qu'elle avait visités en 2010, alors qu'ils menaçaient de s'écrouler.

Elle rappelle d'abord ce que fut sa découverte, dans une ville riche, de l'invivable, ou plutôt de « l'Inhabitable » : des logements sans électricité ni chauffage, des murs décrépits, moisissés, lézardés, des sols gorgés d'eau de pluie tombée de toits troués, des fenêtres bouchées, des revêtements bourrés de plomb, des cages d'escalier où courent les rats, des taudis pestilentiels où s'entassent des familles nombreuses, des enfants atteints de saturnisme, des célibataires gagnés par la folie, des exilés désocialisés, des migrants tétanisés.

Joy Sorman raconte ensuite son retour, cinq ans plus tard, dans ces ruines que la Siemp (Société immobilière de Paris) a métamorphosées en résidences sociales. Et là, c'est le choc : beaucoup de naufragés de l'inhabitable regrettent leurs épaves ruisselantes, refusent d'être relogés dans du neuf et d'en payer le prix locatif, se méfient d'un confort qui les engage et les isole alors que, à les en croire, insalubrité rimait avec solidarité.

Comme dans *Paris Gare du Nord* (2011), jamais cette romancière ne juge, ne s'émeut, ne compatit. Elle observe ce qu'on ne sait pas voir. Elle montre l'inmontrable. C'est vraiment un écrivain d'aujourd'hui.

## Extrait vidéo

**Présentation du roman *L'inhabitable* par Joy Sorman dans l'émission « Au fil de la nuit », février 2016, par Christophe Ono-dit-Biot**



[Voir la vidéo](#) (durée : 1 min)

## **La Peau de l'ours, Gallimard, 2014 (Folio, 2016)**

**Joy Sorman**

La peau de l'ours



Le narrateur, hybride monstrueux né de l'accouplement d'une femme avec un ours, raconte sa vie malheureuse. Ayant progressivement abandonné tout trait humain pour prendre l'apparence d'une bête, il est vendu à un montreur d'ours puis à un organisateur de combats d'animaux, traverse l'océan pour intégrer la ménagerie d'un cirque où il se lie avec d'autres créatures extraordinaires, avant de faire une rencontre décisive dans la fosse d'un zoo. Ce roman en forme de conte, qui explore l'inquiétante frontière entre humanité et bestialité, nous convie à un singulier voyage dans la peau d'un ours. Une manière de dérégler nos sens et de porter un regard neuf et troublant sur le monde des hommes.

### Extraits de presse

#### **Article publié dans le magazine *l'Obs*, septembre 2014, par Grégoire Leménager**

Et si on se mettait un peu dans *La Peau de l'ours* ? C'est ce que fait Joy Sorman, dans une fable explorant la frontière, parfois mince comme une porte grillagée, qui sépare l'homme de la bête.

Cet automne, un vent de zoophilie païenne a soufflé sur la vénérable académie Goncourt. Elle a écarté *Le Royaume* d'Emmanuel Carrère de sa première liste de septembre, mais s'est mise en position de récompenser un ours.

Sur ce point, elle a bien agi. L'ours n'a pas volé un peu de reconnaissance, quand on sait qu'il fut jadis « *le grand fauve, le premier des animaux, redouté et vénéré (...), que le roi du Danemark lui-même descendait de l'ours* » : c'était avant d'être « *détrôné par le lion* », et « *de rejoindre la plèbe animale, le vulgaire gibier, de devenir pensionnaire de zoo ou de cirque* ».

Ce roi déchu, ce roi velu mérite ici d'autant plus l'attention que c'est Joy Sorman qui lui donne la parole. Après avoir enfilé un tablier d'apprenti-boucher dans *Comme une bête*, la voilà qui endosse *La Peau de l'ours*. Dans une époque qui réclame que les animaux soient enfin considérés, juridiquement, comme des « *êtres vivants et sensibles* » plutôt que comme des « *biens meubles* », c'est sa manière d'explorer la frontière, parfois mince comme une porte grillagée, qui sépare l'homme de la bête.

#### **Suicides au zoo**

Pourtant, rien de théorique dans son discours. Tout passe par une fable poignante : celle d'un ursidé né d'une femme, puis devenu « *une bonne affaire qu'on se refille, une belle bête qu'on s'échange* » pour l'exhiber dans les villes.

Ça pourrait sembler bête (c'est le risque que courent les fables, qu'on prend spontanément pour des récits destinés aux enfants) ; ça ne l'est pas. L'anthropomorphisme n'est pas

toujours une tare, quand il s'inscrit ouvertement dans la fiction. Il peut aussi servir à glisser, comme Philippe Descola l'a bien montré, que l'opposition entre nature et culture est moins nette que le prétend une récente illusion d'optique assez typiquement occidentale. Et même si la narration piétine par moments dans cette « Peau de l'ours », il faut sans doute en passer par là pour éprouver un peu de ce qu'on fait subir à certains lointains cousins.

### **Des droits de l'homme pour... les animaux ?**

C'est là que cette petite fable, dûment documentée sous ses allures de conte, devient la plus troublante. En racontant sa triste « *existence de poils et de graisse* », en décrivant le zoo du point de vue de ceux qui s'y trouvent en cage, en disant comment certains s'y suicident, l'ours de Joy Sorman rêve parfois de « *vengeance* », de révolte, de retour à la vie sauvage.

Pourquoi ne pas tout envoyer valser ? Il en aurait la force, lui qui pourrait liquider n'importe qui « *d'un coup de mâchoire fatal* ». Mais il cède « *pour avoir la paix* », se résigne sans toujours savoir pourquoi. « *La lassitude a vitrifié chaque recoin de mon cœur* », pleure-t-il. Il est au fond comme tous les animaux domestiqués, vous et moi compris.

### **Article publié dans le journal *Le Temps*, septembre 2014, par Isabelle R.**

Notre rapport aux animaux, comment nous les traitons, les exploitons, les aimons, les mangeons, les fantasmons : c'est un thème inépuisable que la philosophie et les sciences sociales explorent depuis toujours. Les romanciers aussi s'emparent souvent de ce que Joy Sorman appelle un « *fabuleux matériau littéraire* ». Elle en a découvert la richesse en écrivant *Comme une bête* (Gallimard, 2012), roman d'éducation d'un apprenti boucher. Le garçon développait une vraie passion pour la viande mais aussi pour les bêtes qui la fournissent, surtout les vaches. Deux ans plus tard, voici Joy Sorman de retour avec un autre conte dont l'animal est le héros, *La Peau de l'ours*.

Le narrateur de ce récit est un être hybride, fruit du rapt d'une bergère par un plantigrade amoureux. Au bout de trois ans, les captifs sont libérés. L'ours est abattu, la femme ostracisée, envoyée au couvent, l'enfant vendu à un montreur d'animaux. Sous la peau de l'ours s'exprime une pensée d'homme, un homme capable de refus et d'autonomie du comportement, de jugement et de réflexion sur soi et les autres. Il va faire le parcours de ce que les humains réservent à ses frères animaux en captivité : exhibé dans les foires, animal de combat (réticent), bête de cirque, enfin enfermé dans un zoo puis disséqué par des savants à qui échappe son étrangeté. Lui et ses compagnons sont (mal) traités comme des marchandises, exploités, transbahutés, échangés, vendus, revendus, dé-naturés. Précis, documenté, le récit est aussi vibrant de sons et d'odeurs, comme cette très évocatrice scène de la vie nocturne du zoo.

### **Après *Comme une bête*, *La Peau de l'ours* : pourquoi ce choix de l'animal comme héros de roman ?**

Joy Sorman : L'animal, c'est l'altérité absolue, c'est aussi un objet d'identification par son silence, le lieu d'une fascination primaire – attraction, répulsion –, donc une matière



romanesque très riche. J'ai eu envie de creuser ce sillon, après avoir découvert les vaches dans *Comme une bête*. Mais ce n'est en aucun cas un combat. Il y a des sujets qui me préoccupent plus que les droits des animaux, pour lesquels je pourrais dépenser du temps et de l'énergie : les sans-papiers, le vote des étrangers. Je ne suis pas une militante, je n'en ai pas la prétention, et surtout pas dans un roman. *Boys, boys, boys* (Gallimard, 2005), oui, était idéologique, un peu de mauvaise foi, comme souvent les premiers romans. Plus maintenant : pour moi, le roman n'est pas le lieu d'un discours autoritaire, mais celui de la beauté et de la poésie.

### **La Peau de l'ours commence comme un conte. Pourquoi cette forme ?**

Le conte me permet d'établir un pacte avec le lecteur, pour qu'il accepte ce narrateur qui a une sensibilité de bête et un cerveau d'homme. J'ai pensé au singe, mais c'était trop évident, trop anthropomorphe. J'ai alors découvert le magnifique ouvrage de Michel Pastoureau, *L'Ours, histoire d'un roi déchu*. Cet animal qui se tient debout, pratique la position du missionnaire et met au monde des petits désarmés, est trop proche de l'homme, c'est son malheur. Il a été diabolisé par l'Église, déchu de sa place de roi des animaux. C'est aussi un symbole de puissance virile, grand, velu, musclé : il faut protéger les femmes de sa séduction. On l'a ridiculisé, humilié. En même temps, il est partout, dans les histoires pour enfants, les peluches, c'est l'animal le plus populaire. Il offre une matière très riche, je n'ai pas eu à inventer !

### **Vous êtes-vous beaucoup documentée comme pour *Comme une bête* ?**

J'ai beaucoup lu sur le monde animal. Les écrits de Jean-Christophe Bailly, *L'animal que donc je suis* de Jacques Derrida m'ont aidée à approcher cette altérité irréductible. Pour écrire sur les monstres que mon « ours » côtoie au cirque, j'ai revu le film *Freaks*. J'ai parlé avec des soigneurs au Jardin des plantes. Mais la perspective a changé : leur projet consiste à sauver des espèces en danger. À l'époque où se situe mon livre, celle du cirque Barnum et des exhibitions de créatures monstrueuses, il s'agissait d'instrumentaliser les animaux (et les humains) pour fasciner le public.

### **Devant le spectacle de ses semblables trimballés à travers le monde, votre Ours parle de « communauté de déplacés ». Faut-il lire votre roman comme une métaphore ?**

Je voudrais éviter ce genre d'analogies même si cela m'a traversé l'esprit. Voir dans mon personnage une figure du Juif errant, du réfugié, non, ce serait abusif, trop lourd. C'est plus furtif.

### **« Chaque homme a son animal », écrivez-vous. Quel est le vôtre ?**

J'aime bien regarder les vaches, mais non, je n'ai pas d'animal totemique. En tout cas pas un chat : je suis plutôt chien. Peut-être une loutre ? Un paresseux ? Un animal à poils, en tout cas (rire).

## Allez-vous continuer à creuser ce filon animal ?

Je crois que ce qui donne une cohérence à ce que j'écris, c'est le rapport au corps, à l'identité sexuelle. De livre en livre, j'aime aller dans des directions opposées pour découvrir des mondes éloignés de moi – architecture, corps de métier, pratiques sociales. L'altérité m'intéresse plus que la reconnaissance de moi.

### Extraits vidéo

**Interview de Joy Sorman sur France 5 dans l'émission « La Grande Librairie », septembre 2014, par François Busnel**



[Voir la vidéo](#) (durée : 11 min)

**Interview de Joy Sorman par la librairie Mollat, juillet 2014**

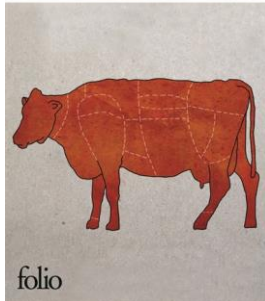


[Voir la vidéo](#) (durée : 5 min)

## Comme une bête, Gallimard, 2012 (Folio, 2014)

Joy Sorman

Comme une bête



« Pim passe sa main partout où il peut, identifie à haute voix le jarret, la côte première et le filet mignon – les mots la font rire et puis moins quand il passe à la tranche grasse et au cuisseau. Le corps de l'apprenti ankylosé par des jours de découpe, de désossage et de nettoyage se détend enfin, s'assouplit, ses mains se décrispent, la chair est mobile, la peau se griffe, le sang détale dans les veines, il pose ses doigts sur les tempes de la fille, ça pulse. » Comme une bête est l'histoire d'un jeune homme qui aime les vaches au point de devenir boucher.

### Extraits de presse

**Article publié dans le magazine *Les Inrockuptibles*, septembre 2012, par Elisabeth Philippe**

Joy Sorman dissèque les faits et gestes d'un apprenti-boucher obsessionnel et modernise la veine néonaturaliste.

Il porte une cotte de mailles par-dessus son tablier amidonné, un couteau à saigner à la taille, « *comme une épée moyenâgeuse* ». Pim est bien plus qu'un simple boucher, c'est un « *chevalier viandard* », « *un soldat de la viande* » animé d'une passion dévorante pour son métier, obsédé par les bêtes qu'il dépèce, désosse et dénerve, enivré par l'odeur « *acide et métallique* » du sang. Son Graal : devenir le plus grand boucher du monde. « *Dès la première heure du premier jour il plonge tête la première dans la boucherie, comme un forcené, un enchaîné à son sacerdoce, à son addiction immédiate et entière.* »

Le nouveau roman de Joy Sorman est une chanson de geste saignante et sensuelle qui raconte les exploits de ce jeune garçon littéralement fou de viande. Pim caresse les filles comme il palpe les carcasses. Il fait corps avec les animaux, s'identifie aux porcs qui partent à l'abattoir ou aux vaches dont il tâte la croupe. « *Pim sait déjà qu'il mourra comme une bête, il sait qu'au moment d'en finir il rejoindra les porcs dans leur fange.* »

Après *Boys, Boys, Boys*, et surtout *Gros oeuvre*, livre paru en 2009 dans lequel elle cherchait déjà à saisir par l'écriture des gestes et un vocabulaire techniques – ceux du bâtiment –, Joy Sorman creuse un sillon néonaturaliste étonnamment moderne. Son exploration du monde de la boucherie et de ses mythologies – les vampires mondains qui visitaient les abattoirs au petit matin pour boire du sang frais, Rocky dans la resserre au milieu des bêtes pendues à des crochets... – est aussi, et peut-être avant tout, l'exploration d'un langage. Sorman le dissèque avec la même dextérité que celle dont Pim fait preuve pour manipuler et sculpter la viande ; elle se l'approprie dans les moindres détails anatomiques pour composer un roman écartelé entre réalisme et onirisme, qui évoque les bœufs écorchés de Rembrandt ou de Soutine.

Mais le livre n'est pas seulement descriptif, monochrome grenat de fibres, de gras et de nerfs. Il charrie aussi une réflexion sur notre rapport à l'animal et à ce que l'on mange, questions au cœur des débats de société mais aussi de la littérature depuis la sortie, l'an dernier, de l'essai de Jonathan Safran Foer *Faut-il manger les animaux ?*, enquête choc sur l'élevage industriel. Joy Sorman, elle, adopte un point de vue plus anthropologique (Claude Lévi-Strauss est cité en exergue) et interroge l'aspect primitif du lien entre l'homme et les bêtes. À quel point sommes-nous ce que l'on mange ? Un texte de chair et de sang.

### **Article publié dans le journal *L'Humanité*, octobre 2012**

La viande dans tous ses états, thème du dernier livre de Joy Sorman, qui pousse le réalisme jusqu'au retour à la mythologie. Joy Sorman avait attiré l'attention des lecteurs avec des livres qui allaient loin dans des univers engageant la personne tout entière, la musique, le sport, les métiers.

On se souvient en particulier de *Gros Œuvre*, approche à niveau d'œil du monde du bâtiment, ou de *La jeunesse, tu l'aimes ou tu la quittes*. Dans *Comme une bête*, elle franchit le pas qui la sépare de la fiction en s'attachant au personnage de Pim, qu'on suit depuis son entrée au centre d'apprentissage de la boucherie jusqu'à l'aboutissement délirant d'un fantasme qui l'habite depuis ses débuts et finit par l'emporter. Solidement documenté, le roman happe le lecteur, l'entraîne dans un parcours aussi inexorable que celui des carcasses qu'il suit au plus près. Joy Sorman sait, en restant au plus près du réel décrit avec une minutie sans concession, faire vivre cet homme, artisan idéal jusqu'à l'extrême perfection du geste, qui cherche un au-delà à sa quête professionnelle dans un impossible retour aux origines de la passion de l'humanité pour la viande. Elle s'explique pour nous sur cette étape dans son œuvre.

### **Votre livre continue une trajectoire centrée sur le métier, dont on retrouve gestes, outils et mots, mais, ce qui est nouveau, approche une personne.**

Joy Sorman : Une des origines du livre était de continuer à explorer, après *Gros Œuvre* et *Gare du Nord*, des mondes professionnels et des lexiques qui m'étaient étrangers, radicalement. Quand j'ai commencé à écrire, j'étais dans une veine très documentaire, dans la continuité de mes précédents livres, très axés sur le métier, ses techniques, son vocabulaire. J'avais l'impression de me répéter, et j'ai décidé de regarder de plus près le personnage. Au départ, il s'appelait Paul, un prénom banal, et n'était que le support de son métier. Et à mi-parcours, je me suis dit que ça ne devait pas être anodin pour lui de découper des bêtes. J'ai décidé de changer son nom, de l'appeler Pim et d'en faire un personnage de roman. Notez que c'est la première fois que le mot roman apparaît sur un de mes livres qui est plus une fable documentaire qu'un roman, à vrai dire. Mais le passage au personnage s'est fait parce que je ne voulais pas me contenter de décrire ce qui se passe dans la boucherie. C'est quelque chose qui engage trop de l'histoire de l'humanité et ses fantasmes, l'anthropologie, l'économie, la métaphysique, pour qu'on puisse se passer d'un personnage qui porte ces enjeux, ces angoisses. Voilà pourquoi Pim est né.

**Vous avez donc été jusqu'au bout de ses fantasmes, de son engagement dans son métier, dans la viande. Pourquoi avoir choisi une personnalité aussi extrême. Il y a déjà eu des livres sur des bouchers...**

Joy Sorman : Ils terminent souvent meurtriers de femmes, d'ailleurs.

**Justement Pim n'est pas un de ces névrosés habituels...**

Joy Sorman : Je lis beaucoup, je rencontre beaucoup de gens quand je prépare un livre. Ce travail de documentation, qui accompagne l'écriture, est essentiel. J'ai rencontré des bouchers, je suis entrée dans des chambres froides, je suis allée à Rungis et j'ai lu Élisabeth de Fontenay, Derrida, Lévi-Strauss, des ouvrages de philosophie et d'anthropologie sur nos relations avec les animaux, sur le cannibalisme. J'ai été moi-même débordée par tout ce que ce sujet entraîne sur notre rapport à l'animal, à la chair, au sacrifice. Finalement, c'est ma propre obsession que j'ai reportée sur Pim. Ma folie est devenue la sienne, en passant de l'intellectuel au charnel. Ce livre est né de mon propre trouble devant cet abîme ouvert par ces questions de vie, de mort, de souffrance.

**Deux choses échappent à l'univers professionnel, la dimension symbolique et l'hyperréalisme du récit sur la viande en tant que matière, couleur, odeur, goût et même son.**

Joy Sorman : Ce qui m'intéresse avant tout dans l'écriture, c'est la description. Un de mes projets était de m'approcher le plus possible de cette réalité de la viande. Quand je suis allée à Rungis, j'ai vu des centaines de carcasses alignées, pendues à des rails. On pense à Soutine, à Rembrandt, à Bacon, il y a quelque chose de pictural dans cette scène. Ce travail de description enclenche l'écriture, de plus, cette obsession descriptive entraîne Pim dans la folie. À force de regarder, d'essayer de capter les sons, les odeurs, les textures, les saveurs, les couleurs, sans y arriver parce qu'on n'y arrive jamais, j'ai compris que la folie de Pim venait de cette proximité avec la matière, de son incapacité à la quitter des yeux. Au fil du roman, le délire de Pim est venu.

**La précision n'est jamais en défaut, ancrée au départ dans le monde professionnel, à la fin dans la description minutieuse de son comportement que nous jugeons fou. Ainsi il reconnaît le morceau au toucher.**

Joy Sorman : Si je ne reste pas collée à la matière, mon écriture déraile. La description est mon garde-fou. La folie peut être un développement des sens vers une hyper acuité, une attention excessive aux choses.

**On reste dans le langage professionnel du début à la fin, même dans le délire. Ainsi, la liste des couteaux qu'il compte employer pour un projet délirant.**

Joy Sorman : Et encore, je n'ai pas mis la liste intégrale des couteaux utilisés en boucherie ! L'hyperréalisme du début rend possible la fantaisie de la fin. Mais la précision professionnelle est la colonne vertébrale du roman, l'axe à partir duquel je me permets des embardées vers la fiction, des visions, des fantasmes, des explorations.

### **L'un des fils conducteurs, c'est le corps de Pim, et il est assez peu typique...**

Joy Sorman : Je ne voulais pas d'un corps bien rond, bien lourd, un boucher cliché. Je suis allée à l'école des apprentis, Porte-Dorée, et j'y ai vu des jeunes gens avec le corps emprunté des ados, voûtés, les bras trop longs. J'ai voulu que Pim garde cette silhouette, mince avec des doigts effilés. Je voulais un corps un peu abstrait, capable de se transformer, comme celui des sorciers, des chamans, et un corps très réel de travailleur manuel, que le travail façonne, les mains grossissant et s'arrondissant jusqu'à ressembler à la chair qu'elles découpent.

### **Et il y a cet énigmatique don des larmes**

Joy Sorman : Je ne voulais pas un boucher à la Chabrol, un boucher tueur, ni quelqu'un de fragile psychologiquement. J'ai donc pensé à ces crises de larmes, que rien ne rattache à une émotion précise. Cela donne un signe de sensibilité sans la facilité de l'explication psychologique. Il dit que c'est une maladie. Mais personne n'y croit. Je voulais cette ambiguïté.

### **Il est un peu retranché de l'humanité, avec ce corps, ces larmes, ces réactions. Vous dites que c'est un ange qui parle aux vaches normandes.**

Joy Sorman : Je voulais à la fois qu'il soit le meilleur, qu'il y ait une coïncidence parfaite entre lui et son métier, et que cette adéquation se dérègle. Il tourne de l'œil à l'abattoir, devient presque amoureux d'une vache, trop de proximité perturbe cette perfection. Et cela introduit cette question insoluble : nous aimons les animaux et nous les mangeons.

### **Pour lui, la bonne distance c'est la fusion.**

Joy Sorman : Le motif troublant, c'est que sans la peau, il n'y a aucune différence entre la chair humaine et la chair animale. Lui, quand il fait l'amour, il suit sur le corps de la femme les muscles de l'animal. Toute son existence se résorbe dans son activité de boucher. L'individu se dilue totalement et la seule médiation se fait avec les bêtes et non les hommes. En ce sens, il est sans psychologie.

### **Il va du réel au mythe sans transition. Et pourtant, il lit beaucoup.**

Joy Sorman : Il ne lit que ce qui a un rapport à son métier. De même que mon but – et c'est pour cela que j'ai lu tout ce que j'ai pu – était d'embrasser toutes les dimensions de cette activité, techniques, sociales, anthropologiques, il a une volonté d'exhaustivité. Mais il ne lit pas pour réfléchir, pour se poser des questions. D'ailleurs quand j'ai rencontré des bouchers, ils réagissaient de la même façon. Aucun n'a eu de discours théorique. Aux questions que je leur posais, ils répondaient « vous ne demanderiez pas cela à un mécanicien. »

### **La visite aux abattoirs est le moment central du livre.**

Joy Sorman : C'est le lieu caché, celui où on n'a pas le droit d'aller. C'est le théâtre des sacrifices, le moment de la vérité de la boucherie. C'est là que Pim est confronté à un choix, et c'est là qu'on voit que Pim est quelqu'un de très particulier. D'abord, parce que c'est un

spectacle très impressionnant. Ensuite, parce que, malgré toutes les précautions, l'insensibilisation des animaux, il y a une grande violence. Mais la littérature permet d'y aller.

**Ce que vous montrez, c'est la viande comme produit d'un véritable usinage. Il y a une division des tâches, un fordisme montage-démontage...**

Joy Sorman : Cette déshumanisation du travail à la chaîne vaut pour l'abattage comme pour tout. C'est pourquoi je fais le rapport avec le fordisme. Les premières chaînes ont été créées avant l'automobile, aux abattoirs de Chicago. C'est très usant mais cela rend le travail abstrait, crée de la distance entre l'homme et l'animal. Le sens du geste est dissout dans les spécialités. On ne sait pas à proprement parler qui a la responsabilité de tuer la bête.

**C'est une chaîne de démontage, en fait.**

Joy Sorman : Oui, et la trajectoire de Pim peut se lire comme le fantasme d'un « remontage », d'un retour aux sources mythologiques où il n'y avait pas de séparation entre l'homme et l'animal, une impossible synthèse entre la chasse, la tuerie et la consommation de la bête. Pim refait à l'envers le parcours de la modernité, et cela n'est possible que dans les livres, ou dans la folie.

## Extraits vidéo

**Interview de Joy Sorman par la librairie Mollat, septembre 2012**



[Voir la vidéo](#) (durée : 3 min)

**Interview de Joy Sorman par LaViandeTV, mai 2013**



[Voir la vidéo](#) (durée : 8 min)

**Contacts :**

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté

Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon

Tél. 03 81 82 04 40

Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon

Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues

[g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr](mailto:g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr)

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues

[n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr](mailto:n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr)

- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics

[m.masson@livre-bourgognefranchecomte.fr](mailto:m.masson@livre-bourgognefranchecomte.fr)

- Marion Clamens, directrice

[m.clamens@livre-bourgognefranchecomte.fr](mailto:m.clamens@livre-bourgognefranchecomte.fr)

Site Internet : [livre-bourgognefranchecomte.fr](http://livre-bourgognefranchecomte.fr)

Site Internet du festival : [lespetitesfugues.fr](http://lespetitesfugues.fr)



**Agence Livre  
& Lecture**  
Bourgogne-  
Franche-Comté